

# Quelques énigmes des Alpes du Sud

Jean-Yves BIGOT

## Le site de Saint-Maurin

Adossé au flanc des gorges du Verdon, le site de Saint-Maurin est simplement grandiose : les cascades de tufs forment des replats verdoyants autrefois mis en valeur où l'écho de la voix est renvoyé par des falaises vertigineuses.

Apparues dans la littérature dès le V<sup>e</sup> siècle, les grottes de Saint-Maurin ont été creusées dans des tufs déposés par les eaux d'une émergence karstique, qui apporte l'eau indispensable à la vie (photographies 1 et 2). Ces grottes, fortement remaniées et aménagées (figure 2), ont servi de premières habitations à des moines.

Sous l'impulsion de l'abbaye de Saint-Victor (Marseille), le christianisme a pu essaimer très tôt en Provence, jusque dans les endroits les plus reculés comme les gorges du Verdon.

Cependant, il existe deux sites, tous deux situés sur le cours du Verdon, qui auraient pu accueillir les moines : Moustiers-Sainte-Marie et Saint-Maurin. Il est admis que les moines de l'île Saint-Honorat (îles de Lérins au large de Cannes) se seraient installés à Moustiers-Sainte-Marie. Pourtant, la tradition veut que les grottes de Saint-Maurin aient été habitées par des cénobites. L'évêque de Clermont-Ferrand, Sidoine Appolinaire,

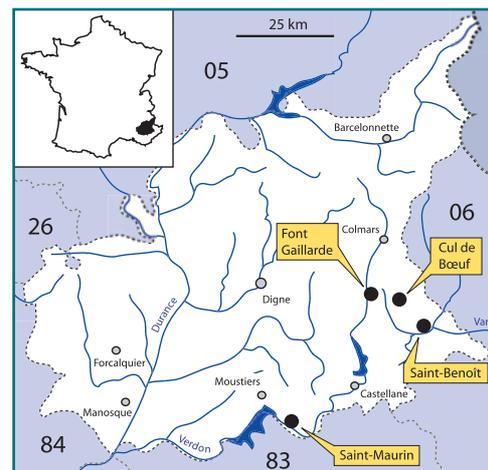


Figure 1 : Carte de situation des sites étudiés des Alpes-de-Haute-Provence.

décrit un site qui ressemble plus à Saint-Maurin qu'à Moustiers : « *Marécages boueux et verdoyants, roches sombres formant retraite, grottes qui conservent la nuit, des falaises escarpées...* »

Un poème, intitulé *Carmen Eucharisticum*, écrit en latin après la visite en juillet 470 de Sidoine Appolinaire à son ami Fauste, permet d'identifier le site de Saint-Maurin. Cependant, de nombreux auteurs, fervents partisans de la thèse de Saint-Maurin, ne s'expliquaient pas ce nom...



Photographie 2 : Vue de la baume Murade, grottes de Saint-Maurin, La Palud-sur-Verdon. Cliché Jean-Yves Bigot.

Photographie 1 : Les grottes de Saint-Maurin creusées dans les tufs, La Palud-sur-Verdon. Cliché Jean-Yves Bigot.

Des recherches menées sur les grottes d'un secteur peu connu des Alpes-de-Haute-Provence (figure 1) m'ont permis de proposer quelques explications, notamment lorsque j'ai pu replacer à la fois les grottes et les auteurs anciens dans un contexte historique.

La connaissance de ces auteurs anciens n'est certes pas indispensable pour la pratique de la spéléologie, mais elle le devient vite pour celui qui cherche à recenser toutes les grottes. Quatre exemples tentent de montrer l'intérêt et les satisfactions apportés par la résolution d'énigmes qui émaillent la recherche bibliographique. Sur le terrain comme dans les bulletins de sociétés savantes, les recherches permettent de compléter utilement l'inventaire, tout en rendant l'histoire des grottes plus intéressante. Les réponses aux interrogations peuvent relever de la toponymie (Saint-Maurin), de la connaissance du terrain (Méailles et Font Gaillarde) ou encore d'une mauvaise traduction des textes anciens (Saint-Benoît).

Les noms de Saint-Maurin ou de Saint-Maurice sont indifféremment cités dans les textes, dont la forme la plus ancienne serait *Cella Sancti Mauricci de Meiresca*<sup>1</sup>, du nom d'un hameau, Meyreste, situé à quelques kilomètres de Saint-Maurice. *A priori*, le nom de Saint-Maurin dérive de Saint-Maurice et pourtant cette hypothèse paraît peu vraisemblable à Raymond Collier<sup>2</sup>, archiviste à Digne, qui n'y voit pas de lien philologique et poursuit en énumérant les noms de saints locaux ayant pu être honorés dans la région.

Raymond Collier a compulsé de nombreux documents sans parvenir à identifier un Maurin ou un Maurice, hypothétique saint patron du lieu. En effet, aucun évangelisateur ne portait ce nom en Provence : la piste n'avait mené à rien de concluant.

C'est simplement dans la toponymie et non dans les archives des abbayes provençales que les premiers éléments de réponse peuvent être formulés.

La réponse n'est pas hagiographique, mais simplement descriptive.

Vers 470, Sidoine Apollinaire décrit le lieu, « *Seu Caeno viridante palus* » (ces marécages boueux et verdoyants), arrosé par une source

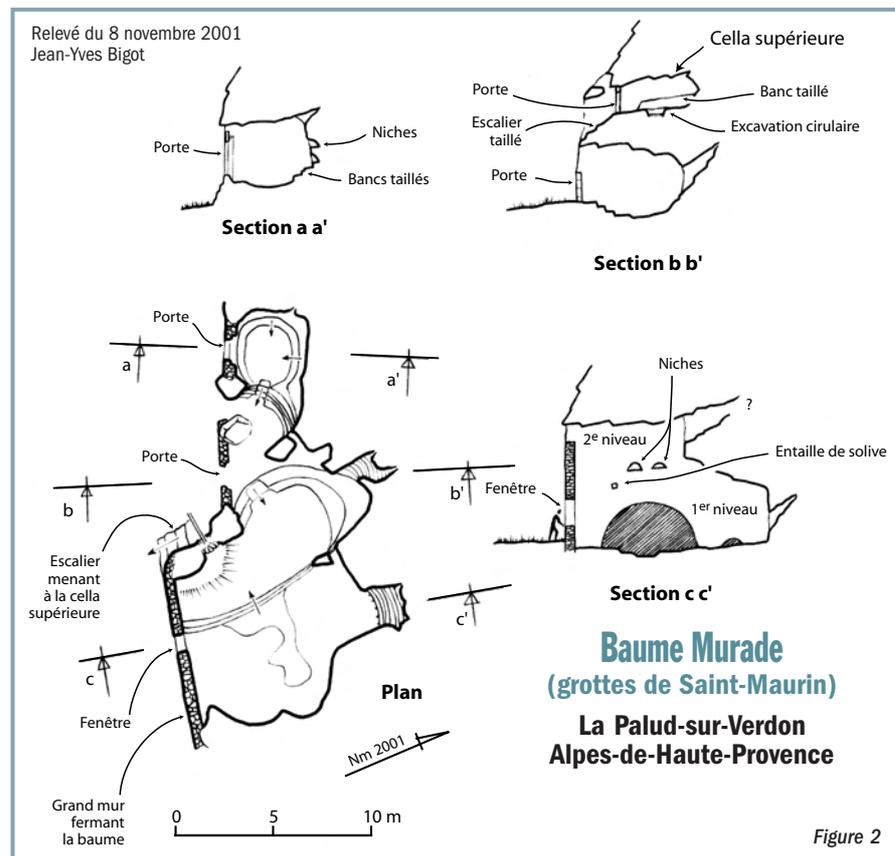


Figure 2

coulant sur des terrasses de tufs autrefois cultivées par les moines. En fait, les noms de lieux *Saint-Maurice* ne font pas référence à des saints<sup>3</sup>, mais tout simplement à des

hydronymes dont la racine serait le gaulois *\*mora* : marécages, sources abondantes.

Une définition qui correspond parfaitement au site de Saint-Maurin.

## Peiresc et la source des vents

La recherche de la « grotte de Peyresq », cavité anciennement citée par l'humaniste Nicolas Claude Fabri de Peiresc (photographie 3), m'a conduit sur les pentes du Grand Coyer (prononcer Co-yé), un sommet du sud des Alpes-de-Haute-Provence.

Près du village de Peyresc, je n'ai trouvé qu'une grande baume abritant des moutons ; manifestement cette baume profonde d'une vingtaine de mètres et dont le fond est éclairé par la lumière du jour, ne pouvait pas susciter l'intérêt des savants du XVII<sup>e</sup> siècle.

Pourtant, en 1634, Nicolas Claude Fabri de Peiresc envoya vers le village de Peyresq « *un médecin érudit nommé Malian pour observer sur le Mont Coyer l'antré d'où s'échappe un vent froid,*



Photographie 3 : L'humaniste Nicolas Claude Fabri de Peiresc (1580-1637).

mais d'autant moins sensible qu'on se rapproche de son origine »<sup>4</sup>.

L'abbé Féraud précisait même qu'il en sortait « *tous les soirs au coucher du soleil, un petit vent qui augmente jusqu'à minuit, et diminue depuis minuit jusqu'au lever du soleil qu'il cesse entièrement.* »<sup>5</sup>

Ce qui a étonné l'humaniste Peiresc, c'est le flux émis par la caverne qu'il assimilait à la « source des vents », un sujet classique qui accapare l'intérêt des savants du XVII<sup>e</sup> siècle. On retrouve les mêmes histoires au trou du Vent (Brantes, Vaucluse) ou au trou de Ponthias (Nyons, Drôme), que Peiresc fit étudier par Boulle, et d'où sortait le fameux « vent de Pontias » censé fertiliser les terres de

1. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle.

2. COLLIER Raymond (1969b) - Les origines du christianisme et les chapelles rupestres de Haute-Provence (suite). *Annales de Haute-Provence*, t. XL, n° 256, p. 383-413.

3. Certains noms de lieux ont été abusivement sanctifiés, c'est le cas de Saint-Maurin mais aussi de Saint-Ser, les mots ser ou serre désignant une montagne.

4. GASSENDI Pierre (1992) - Peiresc 1580-1637. Vie de l'illustre Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix. Collection « Un savant, une époque ». Traduit du latin par Roger Lassalle avec la collaboration d'Agnès Bresson. *Belin édit.*, Paris, p. 231.

5. FERAUD J.-J.-M. (1861) - Histoire géographique et statistique du département des Basses-Alpes. Réimp. de 1980, *Lafitte Reprints édit.*, p. 482.

Photographie 4 : Au fond à gauche, le Grand Coyer et devant la barre de calcaire nummulitique dans laquelle s'ouvre la grotte du Cul de Bœuf. Cliché Jean-Yves Bigot.



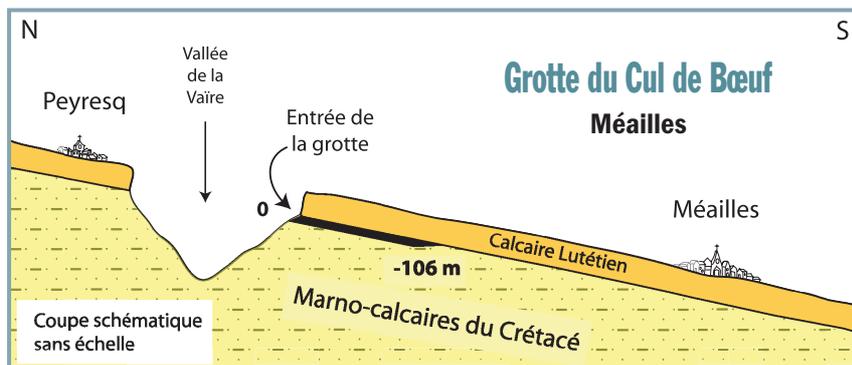
Photographie 5 : Section de galerie de la grotte du Cul de Bœuf. Cliché Jean-Yves Bigot.



toute la vallée en aval. La même idée de « vent continu » est présente dans les textes anciens sur l'abîme de Cruis (Alpes-de-Haute-Provence). Cette idée, que l'on retrouve dans les poèmes de Joachim du Bellay<sup>6</sup>, est probablement héritée de l'Antiquité<sup>7</sup>.

La famille de Peiresc tire son nom d'un petit village nommé Peyresq situé

dans les environs d'Annot. Nicolas Claude Fabri de Peiresc ne semble pas s'y être rendu, puisque, dans une lettre à son frère, Palamède de Valavez, il lui demande de contribuer à une recherche qui, alors, l'enflammait, en étudiant les courants froids sortant de la grotte du Grand Coyer, toute proche de Peyresq.



Il est fort possible que la grotte de Peyresq ou grotte du Grand Coyer soit en fait la grotte du Cul de Bœuf, aussi appelée grotte de Méailles, car elle est située sur cette commune. En fait, la grotte du Cul de Bœuf est plus proche à vol d'oiseau de Peyresq (1,7 km) que de Méailles (3,3 km). En outre, la grotte se situe sur les pentes du Grand Coyer (photographie 4) tout comme le village de Peyresq qui présente les mêmes séries calcaires que celles du Cul de Bœuf. Le village de Peyresq et la grotte du Cul de Bœuf sont situés en vis-à-vis. Depuis Peyresq, on aperçoit parfaitement la barre rocheuse qui domine la grotte située de l'autre côté de la vallée de la Vaire (figure 3).

La grotte du Cul de Bœuf permet de descendre jusqu'à la profondeur de -106 m, en suivant une pente régulière conforme au pendage des couches (photographie 5). On arrive ainsi sans matériel devant un plan d'eau baptisé « lac des Fées », gour profond d'un mètre environ.

Bien que les références les plus anciennes de la grotte du Cul de Bœuf datent de 1835, il est surprenant qu'une grotte aussi facile d'accès n'ait pas été connue et mentionnée plus tôt.

En tout cas, les dimensions et la configuration de la grotte font d'elle un piège à air froid dont le fonctionnement a pu intriguer les habitants.

Il existe un hiatus entre l'époque des savants du XVII<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle au cours duquel la grotte a été redécouverte. Il faut préciser que la cavité a été longtemps occupée par les populations préhistoriques.

Ce n'est pas la première fois que des cavités notoires des gens du lieu et des humanistes du XVII<sup>e</sup> siècle tombent dans l'oubli, puis sont redécouvertes au XIX<sup>e</sup> siècle ou au XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une « rupture dans la continuité littéraire », comme on en connaît à la grotte de la Font Gaillarde à Thorame-Haute qui correspond à la source intermittente de Colmars citée par Gassendi en 1635.

Figure 3 : Coupe géologique simplifiée de la grotte du Cul de Bœuf, Méailles.

6. Premiers recueils, 1549-1553.

7. La référence serait l'Énéide, poème épique dans lequel Virgile raconte qu'Éole avait enchaîné les vents et les retenait prisonniers dans de sombres cavernes.

## La fontaine de Colmars et le philosophe Pierre Gassendi

Né à Digne en 1592, Pierre Gassendi enseigne la théologie et la philosophie à l'université d'Aix (photographie 6). Mais Gassendi est aussi un habile expérimentateur en physique et en astronomie, ses travaux sur les comètes, le soleil et la lune lui assurent également une grande notoriété.

Vers 1635, Gassendi visite la Provence alpestre, et notamment la fontaine de Colmars<sup>8</sup> sur laquelle il fait quelques observations assez étonnantes rapportées par l'abbé Papon<sup>9</sup> : « Il y a près de Colmars une fontaine intermittente, remarquable par la fréquence de ses retours. Gassendi, qui l'avait examinée, assure qu'elle coule quatre fois dans une heure, et pendant sept minutes à chaque fois, après lesquelles il y a une cessation absolue tantôt de huit, tantôt de sept, et tantôt de six minutes. Le mécanisme de ces fontaines est connu. C'est le même que celui du siphon. »

« Tous les auteurs ont parlé de la fontaine de Colmars, qui coulait



Photographie 6 : L'astronome et philosophe Pierre Gassendi (1592-1655).

pendant un demi-quart d'heure et qui s'arrêtait ensuite pendant le même espace de temps, interrompant ainsi son cours quatre fois dans une heure. Mais Darluc est le seul qui ait dit que le tremblement de terre de Lisbonne

la fit tarir : cela est pourtant si vrai qu'elle n'a reparu avec des variations qui annoncent que les Naturalistes n'avaient pas bien connu la cause de ses suspensions. »<sup>10</sup>.

Interrogés sur la « source intermittente de Colmars », les habitants de Beauvezer m'ont indiqué la Font Gaillarde à Thorame-Haute, comme étant la curiosité hydrologique du Haut-Verdon...

La Font Gaillarde est une émergence karstique dont le développement atteint 1 200 m environ. Située dans la vallée du Haut Verdon, elle se tarit quand vient l'été. Cependant, à notre connaissance, il n'y a eu aucune observation du phénomène d'intermittence depuis l'époque de Gassendi et Papon...

On voit qu'il reste de nombreux points à élucider. Ce n'est pas le cas de la grotte de Saint-Benoît au sujet de laquelle il semble évident qu'Henry a un peu réécrit l'histoire des peuples de la Gaule.

## La grotte de Saint-Benoît en 1818 vue par Henry

Le docteur Feraudy d'Annot remarque dans la grotte de Saint-Benoît (photographie 7) de nombreux ossements humains et fait part de sa découverte à M. Rabiers-du-Villars, sous-préfet à Castellane, qui la visite en compagnie de D.-J.-M. Henry<sup>11</sup>.

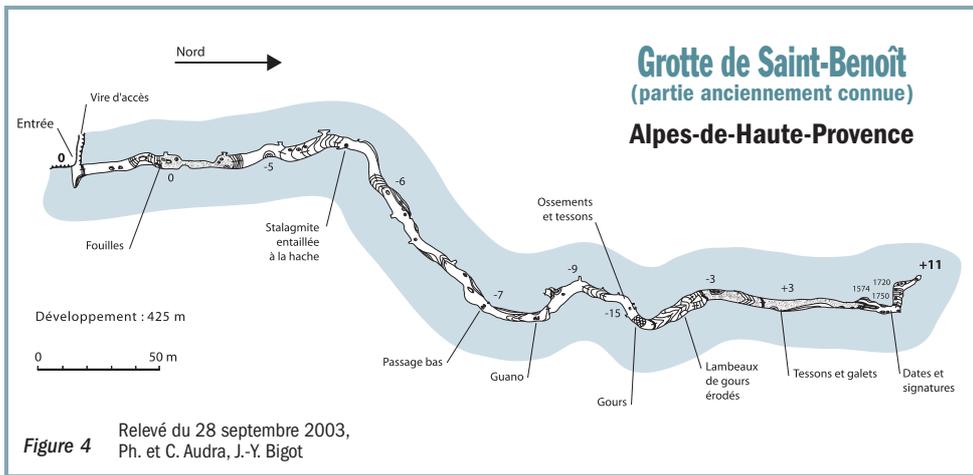
Pour justifier la présence d'ossements humains et de charbons de bois dans la caverne<sup>12</sup>, Henry se livre à une dissertation sur les guerres ligustiques<sup>13</sup> et les enfumades couramment pratiquées par les Romains dans leurs conquêtes de nouveaux territoires...

Cette théorie « fumeuse » n'a pas résisté bien longtemps, puisque dès 1842 Gras-Bourguet<sup>14</sup> émettait des réserves et qu'en 1882, D.-S. Honnorat<sup>15</sup> précisait que la présence de si



Photographie 7 : Galerie de la grotte de Saint-Benoît. Cliché Jean-Yves Bigot.

8. Lettres des 20 et 25 mai 1635 de Gassendi à Peiresc in TAMIZEY de LARROQUE Philippe (1887-1888) - Impressions de voyage de Pierre Gassendi dans la Provence alpestre. *Annales des Basses-Alpes*, t. III, p. 92-107.
9. PAPON Jean-Pierre (1787) - Voyage de Provence. Ed. *La Découverte édit.*, Réédit. de 1984, 301 p.
10. ACHARD Claude-François (1787) - Description historique, géographique et topographique des villes, bourgs, villages et hameaux de la Provence ancienne et moderne. Aix.
11. HENRY D.-J.-M. (1818) - Recherches sur la géographie ancienne et les Antiquités du département des Basses-Alpes. *Chez Henri Gaudibert*, imprimeur à Forcalquier (Réimp. Lafitte Reprints, 1979), p. 58-67.
12. Il s'agit probablement des sépultures néolithiques fouillées dans les années 50 par le Musée de Monaco.
13. Le terme vient de « *Bellum Ligusticum* » qui signifie « Guerres contre les Ligures ».
14. GRAS-BOURGUET (1842) - Antiquités de l'arrondissement de Castellane. *Res Universis édit.*, Réédité en 1993, p. 51.
15. HONNORAT D.-S. (1880-1883) - Une excursion à la grotte de Saint Benoît. *Annales des Basses-Alpes*, t. I, p. 362-368.



Salyens, les Déciates, les Oxybiens, les Euburiates, les Ingauniens ayant enfin poussé à bout la patience des Romains, Fulvius pour en finir, ordonna d'enfermer leurs cavernes par des feux, Bæbius descendit alors dans la plaine, et Posthumius désarma si bien le pays, qu'à peine laissa-t-il du fer pour cultiver la terre »<sup>16</sup>. Traduit de « De la guerre ligustique » de l'historien latin Florus, *Epitome rerum romanarum*.

Une traduction différente, un mot pour un autre, « cavernes » au lieu de « retraites », et l'érudit d'Entrevaux se met à broder sur l'histoire de la grotte de Saint-Benoît...

En effet, on peut aussi traduire la dernière phrase de Florus par :

« Enfin, Fulvius entoura leurs retraites d'un cercle de feu, Bæbius les fit descendre en plaine, et Posthumius les désarma si bien qu'il leur laissa à peine du fer pour cultiver la terre. »

En outre, la grotte de Saint-Benoît ne se prête pas à un refuge ou une retraite, certes elle domine d'une centaine de mètres la rivière du Coulomp, mais le sentier qui y mène est assez escarpé et surtout il n'est pas possible de s'échapper de la grotte (figure 4).

On peut s'étonner que la plus ancienne mention soit celle d'Henry en 1818, alors que la cavité était fréquentée depuis la préhistoire (cf. tessons de poterie), mais surtout depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.

Des incursions probablement anciennes ont laissé quelques traces comme une stalagmite de mondmilch entaillée à la hache (photographie 8).

Au fond de la grotte à environ 400 m de l'entrée, on remarque sur les parois des dates gravées du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il en existe une qui indique l'année 1574 (photographie 9). En France, c'est la date la plus ancienne relevée en grotte, après celle de 1549 associée à un autographe de Joachim de Sermizelle dans la Grande grotte d'Arcy (Yonne).

Photographie 8 : Stalagmite entaillée à la hache dans la grotte de Saint-Benoît. Cliché Jean-Yves Bigot.



Photographie 9 : Date gravée de 1574 dans la grotte de Saint-Benoît. Cliché Philippe Audra.



nombreux ossements dans la grotte de Saint-Benoît n'était nullement un fait isolé, et que les sites trouvés dans les autres pays étaient désignés sous le nom de « cavernes à ossements ».

Mais alors d'où vient cette idée saugrenue des enfumades ?

De la culture des notables du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le texte sur lequel s'appuie Henry est une traduction de l'auteur Florus, dont on ne sait rien ou presque, sinon qu'il a écrit une histoire romaine (de -753 à +9) publiée à la fin du règne d'Hadrien :

« Les Liguriens gravissant l'extrême sommet des Alpes, entre le Var et le Magra, et embarrassant les avenues avec des buissons sauvages étaient plus difficiles à joindre qu'à vaincre. Rassurés par les lieux et par la facilité de s'échapper, ces peuples aussi durs qu'agiles, guettaient les occasions et commettaient plutôt des brigandages qu'ils ne faisaient la guerre. Les

Ce secteur des Alpes du Sud, assez peu connu des spéléologues, a néanmoins livré d'intéressants renseignements qui précisent une histoire locale des grottes.

Nul doute que si des recherches étaient menées ailleurs, on pourrait résoudre des énigmes et mettre en valeur un patrimoine historico-spéléologique ignoré.

16. HENRY D.-J.-M. *op. cit.*, p. 63-64.